

# L'ÉCRAN *français*

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA

Dans ce N°: **MARLÈNE**  
**ANGÉLIQUE DÉMON**

NOUVEAU PRIX :

14<sup>fr</sup>

N° 82  
21 JANV.  
1947



VERONIKA LAKE DANS « LE TUEUR A GAGES »

## LES ROIS CHEZ LA DUCHESSE



AU COCKTAIL OFFERT PAR P. PREVERT ET LE « VOYAGE-SURPRISE », PIERAL DECOUPE L'ENORME GATEAU DES ROIS.



CE SOURIRE DE JEUNE PREMIER APPARTIENT A DAQUIN. A DR. : LA REINE TH. DORNY. A G. : LE PROFIL DE SINOEL.



LE PHOTOGRAPHE A SURPRIS LES LIBATIONS DE CECILIA PAROLDI ET DE SINOEL QUE L'ON VIENT DE COURONNER.



« CHAMBRE 34 » EST UN COURT METRAGE mis en scène par M. Barma sur un scénario de Frangols Darbon. L'action se passe dans une chambre d'hôtel où, en l'absence des occupants, les meubles se mettent à parler. La capiteuse Jacqueline Pierreux (Barbara), que l'on voit ici, y est la partenaire de Jacques Dacqmine (Bernard).



« PLOUM, PLOUM TRA LA LA » EST UNE COMEDIE réalisée par Robert Hennion sur un scénario de Paul Fékété. Elle a pour toile de fond l'émission « On chante dans mon quartier ». Aventures cocasses au cours desquelles Saturnin Fabre (à gauche), triste industriel tchèque, deviendra l'ami de l'infortuné Georges Milton.



« DEUX LETTRES ANONYMES », TOURNE A ROME par Mario Camerini, sera présenté à Paris dans un mois. Le scénario est l'histoire d'un réseau clandestin de diffusion de tracts. La vedette en est Clara Calamaf, que l'on a surnommée « la Garbo italienne ».

8160

## Gérard Philippe et Mme de Thèbes

DES que seront terminées les prises de vue du *Diabolo au corps*, où il est le partenaire de Micheline Presle, Gérard Philippe partira pour Rome. Il y sera Fabrice del Dongo, de *La Chartreuse de Parme*, que va tourner Christian Jaque, d'après l'adaptation de l'œuvre de Stendhal, faite par Pierre Véry, Pierre Jarry et le metteur en scène lui-même.

Et déjà Gérard Philippe se sent tout imprégné de l'atmosphère d'intrigues de la Cour de Parme, de même qu'il fut, l'an dernier, pendant trois mois, un tourment dostoïewskien au moment où il tournait *L'Idiot*. Car ce jeune homme, à l'allure rêveuse et détachée, entre chaque fois dans la peau de son personnage.

Il croit à son art. Mais il ne croit pas qu'à cela. Il est du type d'homme qui touche du bois en passant sous une échelle, et se jette une pincée de sel derrière l'épaule gauche quand il rencontre un bossu. Ou quelque chose d'approchant. (Le Minotaure n'est pas superstitieux et, pour avoir fréquenté les dieux, les estime à leur juste valeur.)

Gérard, donc, croit à la Chance et à la Cartomancie.

— C'est parce que ma mère, dit-il, s'est amusée un jour à tirer les cartes à Marc Allégret que ma vie a changé. Six mois plus tard, il m'engageait pour *Une grande fille toute simple*.

— Extraordinaire, en effet...

— Autre coup de chance. Je fais connaissance de Douking, à Lyon, au cours d'une tournée théâtrale. Peu après, je le rencontre à Paris devant le théâtre Hébertot.

— Venez par ici, me dit-il ; il y a quelque chose pour vous.

C'était le rôle du jardinier de *Sodomie et Gomorrhe*. Finalement, d'ailleurs, je fus, non pas le jardinier, mais l'ange.

— Prodigieux... Et ensuite ?

— Ensuite... Eh bien, j'ai un peu forcé la chance. Je l'avoue, pour jouer *Caligula*. Mais je dus le rôle au fait que celui qui devait l'interpréter revint malade du Maroc.

— Il ne croyait pas, lui, à la chance...

Et c'est ainsi que Gérard Philippe, jeune premier ombrageux et de caractère sombre, explique sa jeune — et déjà brillante carrière. Modeste, naïveté, prudence devant le destin ? Chi lo sa ?, comme on dit à Parme. Ceux qui se souviennent du poignant prince Muichkine ne croient pas qu'un simple as de trèfle suffise à créer un talent.



## Croquis à l'emporte-tête...

### GEORGES MARCHAL

UN de nos très rares « vrais » jeunes premiers de cinéma. C'est-à-dire appartenant à la race de ces jeunes hommes, dotés d'un physique incontestable et capables de séduire à première image. En fait, de ce type-là, ils ne sont guère, chez nous, que deux. Il y a Jean Marais et il y a Georges Marchal. C'est peut-être pourquoi il arrive à Georges Marchal, dans la rue, ou dans un train, qu'on le prenne pour Jean Marais. Bien sûr, il n'aime pas beaucoup ça. Ce qui ne l'empêche pas de porter à « Jeannot » une très vive sympathie.

Georges Marchal n'est pas seulement un garçon athlétique, aux traits fins, à la chevelure d'un blond savant. C'est quelqu'un de beaucoup plus compliqué — et intéressant.

Il y a beau temps qu'il ne se satisfait plus des succès faciles qu'ont pu lui valoir sa jeunesse, sa prestance, sa photogénie. Son ambition, ce n'est pas non plus d'« arriver ». Cet objectif vulgaire, il lui est d'autant plus loisible de le mépriser qu'il l'a, dans une large mesure, atteint. Non, ce qu'il veut, c'est devenir un acteur, au sens le plus noble du terme. Et nous l'en croyons capable, non seulement parce qu'il a des dons et du talent, mais encore parce qu'il semble avoir déjà assez vu, lu, et retenu pour avoir mesuré ce qu'une ambition haute peut exiger de persévérance, de rigueur envers soi-même, pour l'une de ces idoles modernes qu'on appelle jeunes premiers de cinéma.

Certes, tout cela est vrai. Mais, il est non moins vrai que Georges Marchal serait encore très capable de tout abandonner, le théâtre, le cinéma, et le reste, comme ça, un beau jour, sur un coup de tête...

Car il est un garçon sensible, oui, et apte à beaucoup de gentillesse, mais, aussi, il est dur, il est sévère, à son égard comme à celui des autres, et il est ombrageux, et facilement amer, et impulsif, et violent...

S'étant distingué au Théâtre Français, où il joua un an en qualité de coryphée, Georges Marchal ne devait pas tarder à être happé par le cinéma. C'est dans le film de Grémillon, *Lumière d'Été*, qu'on reconnut pour la première fois que la photogénie n'était pas la seule de ses qualités. Après une timide incarnation, dans *Vautrin*, d'un Rubempré plus frère de nature, sa brillante transformation dans *Les Démones de l'Aube*, en jeune héros plein de flamme et de dynamisme, parut quelque peu étonner. De tous les personnages qu'il a jusqu'ici dessinés sur l'écran, c'est pourtant celui-là qui s'apparente le mieux au sien propre. Non pas seulement parce que Marchal a été, effectivement, lieutenant dans un commando, mais aussi parce que le goût du risque, l'esprit d'équipe, le culte de la camaraderie, tout cela c'est encore lui.

Il est en train d'achever de tourner *Torrents*, où il incarne le docteur Jan Yvarsen, personnage sombre, mûri avant l'âge, qui parvient mal à se libérer de l'envoûtement d'un premier amour.

Dans le travail, Georges Marchal est un acteur extrêmement consciencieux. Son rôle, il l'a étudié à fond, et le scénario, il le connaît dans les moindres détails, aussi bien que l'auteur et le metteur en scène eux-mêmes. Il n'est jamais en retard d'une seconde, et il porte au film un intérêt passionné. Seulement, attention de ne pas le heurter par un mot, par une attitude ! De même, il faut surveiller ses gestes en présence du jeune fauve qui vous fixe, attentif, pas malveillant, mais le réflexe toujours prêt, et prompt le coup de griffes.

**Le Minotaure.**



## Toujours la censure des censure

ON a tout dit à propos de la censure. Pour ou contre. Toujours avec passion, rarement avec un véritable sens pratique. Mais laissons sommeiller cette vieille dame.

En effet, les séances privées ne sont pas de sa compétence, et les ciné-clubs n'ont donc rien à faire avec elle.

Il y ont donc, croyez-vous, toute liberté d'expression.

Détrompez-vous !

Car, là où il n'y a pas de censure centrale — et à cause de cela peut-être — se créent de petites coleries ou se manifestent certaines velléités d'autorité qui nuisent beaucoup au cinéma.

Dernièrement, c'était le préfet de Seine-et-Oise qui interdisait au Ciné-club de Savigny-sur-Orge de projeter, à l'intention de ses adhérents, le magnifique film de Jean Renoir : *La Bête humaine*.

Il y a quelques jours, c'est à Annecy que le ciné-club local rencontrait des difficultés à faire représenter *Le Puritain*, de Jeff Musso, d'après Liam O'Flaherty. La salle où sont organisées les séances du club étant contrôlée par une association confessionnelle, celle-ci s'opposa à la séance, le film étant mal coté par la Centrale catholique du cinéma. Ce fut finalement un directeur intelligent qui dut prêter sa salle et, évidemment, la séance obtint le plus grand succès.

Faut-il répéter que ces procédés sont inadmissibles ? Puisque le ridicule semble décidément ne plus tuer personne en France, il serait temps qu'on envisage d'autres moyens pour mettre fin à cette tyrannie de gens, officiels ou officieux, qui — partisans, obtus ou nuisibles — non seulement se mêlent de ce qui ne les regarde pas, mais cherchent à enlever au sympathique mouvement des ciné-clubs sa liberté d'allure, son éclectisme et sa raison d'être.

## Cannes et lapins...

LE festival 1947 a déjà ému la plume de nombreux folliculaires. Le succès de celui de 1946 fut trop grand pour que certains ne cherchent pas à l'exploiter. Après avoir cherché — pour des raisons que nous ne voulons pas connaître — à faire reporter le prochain festival à 1948, ils se font maintenant les plus ardents défenseurs de la fixation d'une date beaucoup plus rapprochée. Mystère des affaires, des ambitions et des rancœurs...

Mais ils vont même plus loin. Un de nos confrères — à faible tirage

# 9 Femmes sur 10 peuvent nuancer la couleur de leurs yeux-

— LE COSMÉTIQUE AUX TEINTES ENCHANTÉES — ALLONGE LES CILS ET REND LE REGARD PLUS CAPTIVANT.

COMME 9 femmes sur 10, vous avez "des yeux changeants" — avec l'iris aux couleurs nuancées (iris-caméléon) — si bien que pour faire resplendir votre visage, il vous suffit de colorer vos cils avec l'une des "teintes enchantées" de Ricil's composées toutes les 6 avec des "colorants révélateurs". Employez le vrai Ricil's d'avant-guerre que vous pourriez maintenant retrouver partout avec sa brosse et sa glace. Aussitôt la couleur de vos yeux s'éclaircit en se parant de reflets captivants : reflets noir-jaïs ou noir-veilleurs..., reflets bleu-perveche ou violette..., vert-nil, jade ou pers..., marron ou noiseté..., gris de lin ou bien "gris-menthe". En même temps vos cils paraissent plus longs et brillent d'un éclat soyeux et sombre qui, en agrandissant vos yeux, donne au regard une saisissante profondeur d'expression. Le seul à l'huile de ricin spéciale pour activer la pousse, le cosmétique Ricil's nourrit le cil. L'assouplit et le raffermi à tel point qu'après



10 jours de ce traitement de beauté véritablement bienfaisant, les cils desséchés ou décolorés — cassants, trop courts ou trop clairs — repoussent de plus belle, magnifiquement colorés, lustrés et courbés. Demandez le vrai Ricil's : 6 "Teintes Enchantées" (noir, brun, châtain, bleu, bleu foncé, vert).



MES CILS POUSSENT depuis que j'emploie du Ricil's. En 10 jours les cils peuvent allonger d'un bon tiers, comme le montre ci-dessus le "compos étiométrique".



— ENFIN LE RICIL'S COMPLET ! avec sa glace et sa vraie brosse "Ricil's" pour obtenir l'inimitable "effet Ricil's" des cils magnifiquement lustrés et courbés.

## JAN

★ Chapelier de grande classe ★



- SONIA, dont nous reproduisons la « maquette » en sparterie, est, en fait, un très beau chapeau de feutre, réalisé en toutes nuances. C'est le complément rêvé du manteau d'hiver.
- LE PETIT ALBUM « JAN 47 », illustré de 25 photographies, vous montre « ce qui se porte ». Demandez-le de suite. Vous le recevrez gracieusement, en vous recommandant de « l'Ecran français ».
- Application générale de la baisse de 5 %.

PARIS-VIII

14, rue de Rome  
(près gare Saint-Lazare,  
face cour de Rome)



MARSEILLE

10, rue Paradis

heureusement — n'annonçait-il pas récemment que la date du 1<sup>er</sup> septembre 1947 avait été arrêtée pour le deuxième Festival international du film ?

Alors que rien n'est encore fixé ! Le comité d'organisation du festival doit se réunir le 24 janvier. Jusqu'à cette date, aucune décision ne peut être prise, et bien malin celui qui pourrait la prévoir. Or, ce n'est pas le cas !

Nous avons toujours, ici, demandé que, devant le succès du Festival 1946, la manifestation de 1947 ne soit pas ajournée. Nous ne verrions donc aucun inconvénient à ce que rendez-vous fût pris pour le 1<sup>er</sup> septembre. Encore faudrait-il que, par d'obscures manœuvres, certains ne cherchent pas à torpiller un projet qui n'est encore, hélas ! que trop fragile.

### Jacques Feyder remakes

DANS *Mocadam*, Jacques Feyder n'avait que le titre de directeur artistique. Bientôt, il mettra lui-même en scène *La Dame de pique*, d'après un scénario de Bernard Zimmer.

Voilà plus de dix ans déjà que Fédor Ozep avait tourné une version de ce film avec Pierre Blanchar et Madeleine Geray. La nouvelle version se déroulera au dix-huitième siècle, à la cour de Versailles.

Gaby Morlay doit y jouer le rôle de la comtesse et Jacqueline Laurent sera la jeune Lisa.

### Pierre Renoir dans la jungle hollywoodienne

JEAN RENOIR, classé comme le « meilleur metteur en scène américain », ne cesse de défrayer la petite chronique hollywoodienne. Il admettait, à la rigueur, de fabriquer un chef-d'œuvre dans la capitale du cinéma, mais n'avait nullement l'intention, pour autant, de perdre ses bonnes habitudes. Or deux de celles-ci lui sont particulièrement chères : « Il faut avoir une cave, dit-il, et il ne faut pas avoir de domestiques ; c'est humiliant. »

Jean Renoir se fit donc construire, à Hollywood, une maison « avec caves », ce qui excite une grande curiosité dans cette « ville à frigidaires ». Ensuite il fit venir sa fidèle Dido, l'intendante et l'amie, et Gabriel, l'ancien modèle de son père, pour l'aider à tenir sa maison. Mais il tient à faire lui-même sa cuisine, et il est, dit-on, fort expert.

Il est d'usage à Hollywood que, presque chaque soir, une vedette célèbre, ou un grand metteur en scène organise at home quelque réception pour laquelle l'habit est de rigueur. Jean Renoir, qui admet de bonne grâce les habitudes d'autrui et qui, ce n'est un secret pour personne, a toujours aimé recevoir, invite donc lui aussi, les amis. Il peste un peu de devoir « se mettre en smoking », mais Dido et Gabriel aidant, il est prêt à l'heure dite. Alors arrivent les tous premiers invités. « Peut-on voir la cave ? », demandent-ils timidement. « Mais comment donc ! », fait Jean Renoir, tout fier. Aussitôt dit, il « tombe » le smoking, retrousses ses manches de chemise et descend à la cave.

— Vous venez dîner sans doute ? demande-t-il ensuite.

— C'est-à-dire... commence Greta Garbo.

— Vous avez faim, mais c'est naturel. Tout le monde a faim.

Et Renoir entraîne Garbo à la cuisine et lui explique comment on fait dorer le gigot, l'endroit exact où piquer l'ail, et tous les secrets d'un métier qu'il honore à l'égal du sien.

Renoir ne songe pas pour l'instant à revenir en France. Il a, récemment, terminé un nouveau film, *Woman on the Beach* ; mais Renoir, aujourd'hui, ne se satisfait plus nécessairement d'un film achevé. Au grand désespoir de la société productrice, il a décidé, tout simplement, d'en recommencer une bonne moitié qui ne lui plaisait pas. Sa décision prise, il tomba gravement malade ; une broncho-pneumonie qui mit ses jours en danger — lui aussi fut sauvé par la pénicilline. Alors il demanda un congé et s'enfuit, dit-il, de l'autre côté des montagnes, dans le désert, perdu dans un étonnant entassement de briques baptisé maison.

### 14 francs !

A PARTIR D'AUJOURD'HUI, le prix de notre journal est abaissé de 15 à

14 francs

Ce n'est donc pas les 5 % imposés par les décisions gouvernementales que nous avons appliquées, mais bien une diminution de près de

7 %

En conséquence, même si — comme le demande le Syndicat de la Presse Hebdomadaire Parisienne — nous obtenons, au moment où nous diminuons notre prix de vente, une réduction de 5 % sur les diverses fournitures affectant notre prix de revient, le sacrifice financier que nous acceptons de nous imposer est très lourd. Nous ne doutons pas que nos lecteurs s'en rendent compte et qu'ils fassent un réel effort pour accroître encore la diffusion de leur hebdomadaire — condition essentielle du succès de l'action que nous n'avons cessé de mener pour assurer l'existence d'une presse cinématographique libre et indépendante de toute contingence publicitaire.

En raison de la décision que nous venons de prendre, les prix de nos abonnements sont ainsi modifiés :

FRANCE	ETRANGER
6 mois... 360 fr.	6 mois... 450 fr.
1 an... 715 fr.	1 an... 810 fr.

Nous rappelons que, pour tout changement d'adresse, nous prions nos abonnés de nous adresser l'ancienne bande accompagnée de la somme de dix francs.

Mme Andrée Bauer-Thérond donnera dimanche prochain 26 janvier, à 15 heures précises, en son studio 21, rue Henri-Monnier (9<sup>e</sup>), la présentation mensuelle d'une partie des jeunes artistes du Cours d'Art dramatique.

Cet avis peut servir d'invitation aux personnes intéressées.

## ★ LES CRITIQUES DE

Je ne connais pas Julien Duvivier. Il ne m'a jamais confié ses pensées profondes. J'ignore si sa vision du monde est le fruit d'une méditation prolongée ou la conséquence d'un tempérament malheureux. Mais je sais que, bien souvent, j'éprouve devant ses films une espèce de malaise où le dégoût se mêle à l'humiliation. C'est qu'on retrouve, à travers l'œuvre de ce réalisateur, non seulement la même conception amère et sans espoir de la destinée, mais, ce qui est plus grave, un mépris de l'homme qui blesse et qui révolte.

On pardonne à un auteur de s'abandonner à un pessimisme systématique lorsque son attitude se rachète par une sorte de compassion pour ses semblables, de pitié pour leurs souffrances, leur avilissement et leurs vices ou encore lorsque devant la laideur et l'absurdité du monde, il trouve quelque raison de se surmonter, qu'il puise dans sa philosophie négative les fondements d'une morale plus ou moins nietzschéenne. Mais il n'y a ni pitié ni grandeur dans l'univers que nous décrit Julien Duvivier. C'est un univers glacial et sordide, peuplé d'êtres méchants mais sans passion, l'univers « morne, à l'horizon plombé » du poète maudit.

Disons tout de suite que *Panique* est un film de qualité. Duvivier est un homme qui connaît son métier et nous n'avons pas beaucoup de réalisateurs capables de conduire une action avec ce rythme et cette maîtrise, de mettre en œuvre tous les moyens du cinéma pour agir sur les nerfs et la sensibilité des spectateurs. Techniquement, c'est du beau travail. Et l'on retiendra, parmi les prouesses de la prise de vues, la scène des petites autos, à la foire, où la caméra, montée sur l'un des véhicules, nous entraîne dans le tourbillon des voitures qui se caracolent, participe à la chasse à

DERRIERE LA VITRE DE SA CHAMBRE, M. HIRE (MICHEL SIMON) A LE VISAGE CRISPE. C'EST QU'IL APERÇOIT, DANS LA MAISON D'EN FACE, LA FEMME QU'IL AIME...

...ALICE (VIVIANE ROMANCE) ETENDUE PRES DE SON AMANT (PAUL BERNARD), QUI VIENT DE LUI AVOUER SON CRIME.

(Photos Raymond VOINQUEL)

# PANIQUE

Une bonne technique au service du sujet le plus bas par Jean VIDAL

Film français. Scénario et dialogues : Charles Spaak, d'après « Les Fiançailles de Mr. Hire », de Simonon. Réalisation : Julien Duvivier. Interprétation : Michel Simon, Viviane Romance, Paul Bernard. Chef-opérateur : N. Hayer. Chef-opérateur du son : de Bretagne. Décors : Pimenoff. Musique : Jacques Ibert. Production : Régina, 1946.

course dont Michel Simon est la victime. Mais la technique est une chose. Et la signification d'une œuvre en est une autre.

Adapté par Duvivier et Charles Spaak du roman de Georges Simenon, « Les Fiancailles de M. Hire », « Panique » est un « fait divers » : Dans un quartier de Paris, une jeune canaille qui ressemble à Paul Bernard, Freddy, a assassiné, pour la voler, une vieille demoiselle. Grâce à la complicité d'Alice, sa maîtresse, qui vient de sortir de prison, Freddy fera dévier les soupçons sur un personnage mystérieux, M. Hire qui, par son physique antipathique, ses manières bizarres et son caractère taciturne, s'est attiré la haine des habitants du quartier. Pour parvenir à ses fins, le mauvais garçon poussera sa maîtresse à exploiter la séduction qu'elle exerce sur le bonhomme. Jusqu'au jour où, les voisins furieux et convaincus d'avoir découvert l'assassin, il attirera M. Hire dans un guet-apens. Et nous assisterons — clou

une plaie sociale : son propos s'appuie sur des faits nombreux, réels, vérifiés. Et les moyens qu'il emploie pour nous toucher ne s'écartent pas de la vérité. Mais ici la furie collective revêt un caractère arbitraire parfaitement odieux. On sent trop bien qu'elle n'est conçue, provoquée que pour amener à son point culminant la tension nerveuse des spectateurs. Certes, la foule est toujours animée par des instincts élémentaires. Mais elle est aussi l'expression de la sensibilité populaire. Et je me refuse à croire que, parmi les braves gens qui peuplent les arroussements de Paris, il ne s'en trouverait pas quelques-uns pour protester devant le massacre d'un homme isolé, fût-il soupçonné d'un crime.

Foule de convention, personnages de convention : les trois figures centrales de cette histoire n'offrent pas davantage de consistance humaine. Freddy et Alice restent, malgré le talent de Paul Bernard, le rayonnement charnel de Viviane



ANN TODD : LA BELLE FRANCESCA DU « SEPTIEME VOILE ».



ALICE (VIVIANE ROMANCE) EXERCE SA SEDUCTION SUR M. HIRE (MICHEL SIMON) AFIN DE MIEUX LE COMPROMETTRE.

du film — au lynchage de M. Hire, à sa fuite éperdue sur les toits des maisons, et enfin, minutes sensationnelles, à ses derniers instants où, agrippé à une gouttière, il se cramponne désespérément avant de lâcher prise, à bout de force, pour venir s'écraser sur la chaussée. sous les yeux avides de la foule. Toute l'histoire paraît avoir été construite pour nous amener à cette scène où s'exprime le sadisme collectif.

On n'imagine rien de plus bas et de plus atroce. Ma voisine de droite, une vieille dame, s'est caché les yeux dans sa main et mon voisin de gauche a murmuré : « On ne devrait tout de même pas montrer des choses pareilles. » J'avoue que je partage son point de vue. Mais pourtant, me dira-t-on, vous avez aimé Furie de Fritz Lang. Vous admettez bien qu'on vous montre une foule américaine en délire... A quoi je réponds que lorsque Fritz Lang nous fait assister à une scène de lynchage, il ne fait que dénoncer

Romance, des personnages creux, des stéréotypes : le barbeau et la fille, éternels représentants de ce « milieu » si souvent exploité par nos scénaristes qu'on ne sait plus si c'est l'écran qui recrute ses modèles place Pigalle ou si ce sont les prostituées et les mauvais garçons qui, par mimétisme, ont fini par ressembler à des acteurs de cinéma...

Quant à M. Hire, personnage inventé par Simenon, auteur fécond mais plus habile à créer une atmosphère que des personnages psychologiquement d'aplomb, il perd beaucoup à sortir des pages du livre où il s'enveloppait d'un fantastique social assez attachant. Vivifié même par un acteur de la taille de Michel Simon, il ne parvient pas à nous convaincre de sa vérité et l'on s'explique mal le processus passionnel qui le conduit à sa perte.

Souhaitons pour finir que Julien Duvivier adopte pour son prochain film un sujet digne de son grand talent.

J. V.



« LE TUEUR A GAGES » : R. PRESTON ET VERONIKA LAKE.

## LE SEPTIEME VOILE

Une œuvre... mais sans vérité humaine

L'EXPLORATION de l'inconscient est, actuellement, un des thèmes favoris du cinéma, en Angleterre et aux Etats-Unis.

Mais si l'on excepte Blind Alley, de Charles Vidor, œuvre intéressante bien que simpliste et le remarquable cas du ventriloque de Dead of Night, qui tentaient d'exposer les méthodes de la psychanalyse, on constate qu'il s'est généralement borné à faire apparaître des personnages de psychiâtres impressionnants mais imprécis.

Le septième voile, qui prétend décrire l'évolution et la guérison d'une fixation, esquive en fait le problème.

Francesca Cunningham, pianiste célèbre, est obsédée depuis son enfance par une crainte morbide pour ses mains.

Un accident déclenche en elle la conviction absolue de l'impos-

sibilité de jouer. Or, le traitement de cette hystérie semble se réduire à une simple piqûre. En état d'hypnose, elle raconte sa vie sans qu'aucun effort d'interprétation ou d'analyse paraisse nécessaire. Les faits s'éclaircissent d'eux-mêmes et suggèrent naturellement l'expérience qui doit provoquer la guérison. C'est ainsi que la technique psychanalytique est bien étrangère à l'éclaircissement de cette énigme, le flair d'un détective y suffirait.

Aussi, malgré la perfection de la mise en scène de Compton Bennett, malgré la simplicité du dialogue et la beauté des images, on attend vainement l'émotion, l'irrésistible émotion dont vous étroit Brève Rencontre, par exemple. C'est que jamais ne se rencontre l'authenticité.

Dès lors, aussi remarquables qu'ils soient, les acteurs ne peu-

« SEVENTH VEIL »  
Film anglais, v.o. sous-titré.  
Scénario : Muriel et Sydney Box.  
Réalisation : Compton Bennett.  
Interprétation : James Mason, Ann Todd, Herbert Lom, Hugh McDermott, Albert Lieven, Yvonne Owen, David Home, Manning Whaley. Chef-opérateur : Réginald H. Wyer. Musique : Concerto n° 2 de Rachmaninoff. Production : Gaumont-Eagle-Lion, 1945.

vent racheter les fautes du scénario.

Ann Todd atteint au pathétique avec une grande sobriété. Egalement discret, le jeu de James Mason ne manque pas d'intensité.

Quelques mesures de Chopin, Beethoven ou du 2<sup>e</sup> concerto de Rachmaninoff, celui-là même qui sous-tend si admirablement Brève Rencontre, s'efforcent de créer l'atmosphère dans laquelle doit vivre Francesca Cunningham, mais l'imperfection des sons musicaux, et particulièrement du piano, empêche qu'on y prenne un réel plaisir.

Henri ROBILLOT.



« THE DESPERADOS » : RANDOLPH SCOTT ET EVELYN KEYES. (Compte rendu en page 12.)

## LE TUEUR A GAGES

L'assassin est trop sensible

Il ne reste plus grand-chose à dire sur la technique des films criminels américains. Billy Wilder, Siodmak, Fritz Lang, Otto Preminger, Alfred Hitchcock ont porté le genre à un haut niveau de perfection formelle ; chacun dans son style propre a su donner un maximum d'efficacité à l'expression des situations fondamentales de cette nouvelle branche du cinéma policier.

Qu'il suffise de dire qu'on peut, une fois de plus admirer dans Le Tueur à gages, l'excellence d'une technique à laquelle manque pourtant la marque distinctive d'un metteur en scène qui ne laissait pas d'être sensible dans Assurance sur la mort, Laura ou La Femme au portrait. On tue pourtant fort bien dans Le Tueur à gages, l'angoisse et même l'horreur y sont aussi sobrement provoquées qu'il sied à un cinéma où l'ellipse, la discrétion et l'économie des moyens sont d'autant

plus appréciés que le sujet est violent.

Mais si je n'attendais pas grand-chose de nouveau quant à la forme, le titre m'avait poussé à l'imprudent espoir que le scénario révélerait quelque audace. Le drame du cinéma américain ne se comprend nulle part mieux que dans les films criminels. La vogue du genre depuis quelques années, répond, de toute évidence, au besoin de produire l'équivalent cinématographique d'une littérature noire, dont la vogue atteint aujourd'hui son apogée. Les romans de James Cain, Peter Cheney, J. H. Chase, à mi-chemin entre le roman populaire des drug stores et l'art raffiné d'un Faulkner ont vulgarisé dans le public un certain nombre de thèmes dramatiques et psychologiques que le cinéma essaie visiblement d'annexer.

Parmi eux, celui du tueur professionnel n'est peut-être pas le

« THIS GUN FOR HIRE »  
Film américain, v.o. sous-titré.  
Réalisation : Frank Tuttle. Interprétation : Veronica Lake, Alan Ladd, Robert Preston, Laird Cragar, Tully Marshall, Mikhael Ransunny, Marc Laurence. Production : Paramount, 1942.

moins caractéristique. C'est une des plus atroces audaces de la littérature américaine d'avoir créé ce personnage sans passion devant le meurtre, absolument inaccessible à tout sentiment de peur ou de pitié, capable de tuer la plus jolie des femmes, froidement et avec préméditation, aussi naturellement qu'on exécute un chien s'il ne peut se souvenir de votre odeur. On retrouve dans la plupart des romans américains modernes cet être sans âme pour qui le crime n'est que le résultat d'une pure opération commerciale. Dans la plupart des romans, dis-je, mais encore fort peu au cinéma, où la censure veille. Aussi froids que soient les tueurs cinématographiques, ce ne sont encore que des enfants de chœur sentimentaux auprès de leurs collègues littéraires.

Allons, il faut être bien naïf ou de parti pris pour reprocher son immoralisme au cinéma américain. Le metteur en scène qui parviendra à imposer à l'écran l'implacable rigueur, l'atroce objectivité des romans criminels anglo-saxons aura bien du mérite : nous l'attendons encore.

André BAZIN.

## HITLER VIT

Un abus de confiance

« HITLER LIVES ? »  
Film américain. Commentaire de Jean Guigebert. Réalisation de Gordon Hollingshead. Production : Warner Bros, 1946.

UN titre alléchant qui promet des images sensationnelles. Mais ne vous y laissez pas prendre ! Sous prétexte de nous prémunir contre toute mansuétude à l'égard du peuple allemand — la chose n'est-elle pas piquante lorsqu'on se souvient du discours de M. Byrnes à Stuttgart? — on nous offre un ramassis d'images extraites d'actualités ou de documentaires sur les crimes nazis ; mais aucune n'a la moindre valeur d'inédit...

Le thème général est celui d'un abrégé élémentaire de l'histoire d'Allemagne de 1864 à nos jours. Le montage est d'une simplicité qui souligne surtout la prééminence des préoccupations commerciales sur l'idéalisme politique. C'est ainsi que la guerre de 1870 est évoquée par des documents provenant de celle de 1914. La persistance de l'esprit national-socialiste entretenu par les millions de militants nazis en liberté est affirmée par des images trop puériles. Et la duplicité de « la bonne Allemagne » se manifeste tout au long du film par une abondance de « gretchen » en costumes folkloriques dignes des affiches touristiques. Le documentaire soviétique sur « Maidenek » a été littéralement mis au pillage. Les problèmes de l'occupation sont à peine effleurés. Cela se termine par une marche vers la paix d'un pompiérisme symbolique.

Le commentaire de Jean Guigebert est malheureusement prononcé par le speaker sur un ton ridiculement bousofflé. Car il a le mérite de comporter quelques allusions très nettes à la responsabilité collective du peuple allemand, à la présence de défenseurs du nazisme à l'intérieur des parlements de grands Etats démocratiques et à l'impossibilité d'assurer la paix sans une participation de tous les peuples.

Raymond BARKAN.



SOIREE A DEUX AU SON ENJOLEUR DES VIOLONS TZIGANES : JACQUELINE GAUTHIER ET PIERRE JOURDAN.



LA MODE 1900, SANS SECRET POUR MARGUERITE PIERRY.

## Pour tourner "Les Maris de Léontine" Jacqueline Gauthier jeûne au studio... mais mange en cachette !

**L**ES MARIS DE LEONTINE, comédie gaie, mais nullement grivoise, est fidèlement adaptée d'une pièce d'Alfred Capus. L'action a ceci de particulier qu'elle commence en 1947 pour revenir en 1897, où se passe l'essentiel du scénario, et s'achever en 1947. La plupart des scènes sont tournées dans les décors bourgeois de la maison de Léontine — décors tout blancs conçus par M. Nègre — et quelques extérieurs seront tournés sur la Côte d'Azur : Léontine et son premier mari Adolphe (Jacqueline Gauthier et Gil Roland) se livreront à des sports variés, fiacres, victorias et bicyclettes d'époque. Adolphe poussera la bonté jusqu'à payer les dettes de son ex-femme et l'héberger chez lui à l'occasion, après que Léontine aura divorcé pour épouser Edouard, le gentil-

homme campagnard (Pierre Jourdan).

Marguerite Pierry interprète le rôle d'une respectable marquise. L'autre jour, au cours d'un premier essai de prise de vues, elle devait dire quelques mots devant la camera: le trac fit s'évanouir la marquise, pourtant habituée au plateau, à la stupefaction de M. Le Henaff, le metteur en scène.

Jacqueline Gauthier, avec sa traîne et ses manches à gigot, répand la bonne humeur autour d'elle. Mais les robes de Lauenal exigent une taille qui ne dépasse pas 40 centimètres de tour ; la vedette, malgré sa minceur, doit recourir au barbare corset à lacets, dans lequel l'habilleuse la sangle tous les matins. Elle doit calquer son appétit, au déjeuner de midi, sur celui d'un oiseau. Mais, alors qu'elle prétend le

faire sans aucune peine, le chauffeur de la production, en venant la chercher, l'autre matin, vers 8 heures, pour l'amener au studio, la surprit atablée, à son petit lever, devant de solides côtelettes de porc !

Monique SENEZ.



JACQUELINE GAUTHIER RESSEMBLE A EDW. FEUILLERE

(Photos BOUGUEREAU.)

# MARLENE, ANGELIQUE DEMON

par Amable JAMESON

**L**A DIETRICH n'aura jamais d'apologiste plus spirituel que notre cher ami disparu André R. Maugé : « Il y avait à Berlin, écrivait-il naguère, une femme très jolie qui faisait du théâtre : une femme très femme, poulchère comme une chatte blanche, agréable dans la conversation, faite pour le champagne sec et les cils peints un à un avec le rimmel et une épingle ; un beau corps de Diane chasseresse, des jambes magnifiques, longues, déliées, aux genoux étroits, des pieds bombés comme ceux des danseuses, des seins bien écartés, visibles juste assez sous les robes serrées.

» Au temps où elle s'appelait encore Maria Helene, elle avait mené la vie rigide et abritée des filles d'officiers supérieurs, allant de garnison en garnison, apprenant le français, la musique et les belles manières et rêvant d'on ne sait quels fruits défendus... »

Mais son père, puis son beau-père meurent et, dans l'Allemagne peu clémente aux familles d'officiers de l'après-guerre, un accident



1946. MARLENE COMMENCE UNE NOUVELLE CARRIERE : ELLE TOURNE, EN FRANCE « MARTIN ROUMAGNAC ».



1929. DECOUVERTE PAR STERNBERG, MARLENE INCARNE LOLA-LOLA DE « L'ANGE BLEU » ET DEVIENT CELEBRE...

au poignet l'obligeant à renoncer à une possible carrière de violoniste, Maria Helene se tourne vers le théâtre, « paradis naturel des petites filles sans argent qui obéissent aux conseils édiels des miroirs ».

Max Reinhardt la fait débiter dans *La Mégère apprivoisée*, et Joe May à l'écran. Partout elle plaît, mais sans déchaîner d'enthousiasme. Résolue à tourner n'importe quoi pour tourner, elle apparaît « belle, mais froide, insipide et copiant outrageusement Garbo dans *Ce n'est que votre main*, madame », médiocre production illustrant une chanson exaspérante à la mode en 1929, puis elle retourne au théâtre, et au music-hall, et cette fois avec un succès qui attire Josef von Sternberg, à la recherche d'une vedette pour tourner *L'Ange bleu* en double version, allemande et anglaise. Il va la voir puis lui confie le rôle de Lola-Lola, « ou plus exactement donne Marlene en pâture au personnage de Lola-Lola, avec son attirail pervers de longs bas diaphanes, de cache-sexe en dentelles et de robes retroussées par un laiton polisson... ».

Avant *L'Ange bleu*, Marlene n'était qu'une jolie femme parmi des milliers. Animée et comme hypnotisée par le savant metteur en scène, devenu obsédant reflet de cet artiste qui ne savait pas seulement grouper des acteurs et choisir un décor mais avait ses émotions personnelles, son propre trouble intérieur et l'air particulier d'un monde romanesque à communiquer à ses personnages ; beauté la veille encore impersonnelle, l'actrice devint une créature obsédante comme un mythe : celui de la femme passionnée autour de qui, nuit et jour, l'amour sous toutes ses formes intervient, meurt et renaît, pour son plaisir ou son malheur, pour le plaisir des hommes ou leur malheur.

À la femme fatale des films italiens de 1914 avait succédé la vamp de Hollywood, coûteuse, follement fastueuse, de Theda Bara à Gloria Swanson. La Marlene pétée et embellie par Sternberg était moins inaccessible. C'était la tentation chatoyante d'une ombre échappée des histoires-qui-n'arrivent-jamais, propre au roman populaire et, en même temps, de l'héroïne des plus sombres faits divers.

De sa voix grave et un peu lasse, elle ne lançait pas ses appels passionnés sans dissiper d'avance un certain nombre d'espoirs et

d'illusions. Ses chansons les plus langoureuses étaient aussi les plus cyniques, et ses inflexions les plus voluptueuses les moins rassurantes :

— *Ich bin, von Kopf bis Fuss.*

— *Auf Liebe eingestellt...* (Je suis, de la tête aux pieds, l'esclave de l'amour...)

L'Ange bleu de 1930 était le démon indifférent aux conséquences de ses actes à la mode ces années d'abandon aux catastrophes latentes.

Hautaine, fatiguée, traînant sur les divans, une cigarette aux doigts, croisant trop haut ses trop belles jambes nonchalantes, avec ce cerne imperceptible qui ajoute au charme d'un regard chargé d'autant de nuées d'orage

que de promesses, ange bleu pervers, espionne K-27 sans vergogne, Vénus blonde et capiteuse du midi américain, voyageuse mystérieuse de l'express de Shanghai, Impératrice sanglante de toutes les Russies perdues dans le passé, Marlène restait toujours cette héroïne de valse lente avec laquelle Sternberg hypnotisait à demi les spectateurs.

On put penser un moment qu'elle n'était qu'une poupée remontée par ce magicien, et Hollywood hésita longtemps à la confier à un autre metteur en scène, de peur que tout ne s'écroule...

« Peut-être que cette machine sans maître se résoudrait subitement en un petit tas de poussière soyeuse, se demandait encore André-



1930. ELLE TOURNE SON PREMIER FILM AMERICAIN SOUS LA DIRECTION DE J. VON STERNBERG : « MOROCCO » (CŒURS BRULÉS), AVEC GARY COOPER.

R. Maugé, si Sternberg en perdait la clé... »

Non, Marlène n'a eu qu'à s'abandonner à la fatalité de son personnage pour continuer à exister. Mais elle ne vit plus sur l'écran seulement les moments de rêve de ses existences imaginaires. A présent, on la voit lutter dans le Far-West à coups de poings et d'ongles avec ses rivales, n'éviter le scandale à la Nouvelle-Orléans qu'en s'y précipitant, et s'abandonner aux mains trop jalouses et meurtrières de Martin Roumagnac !

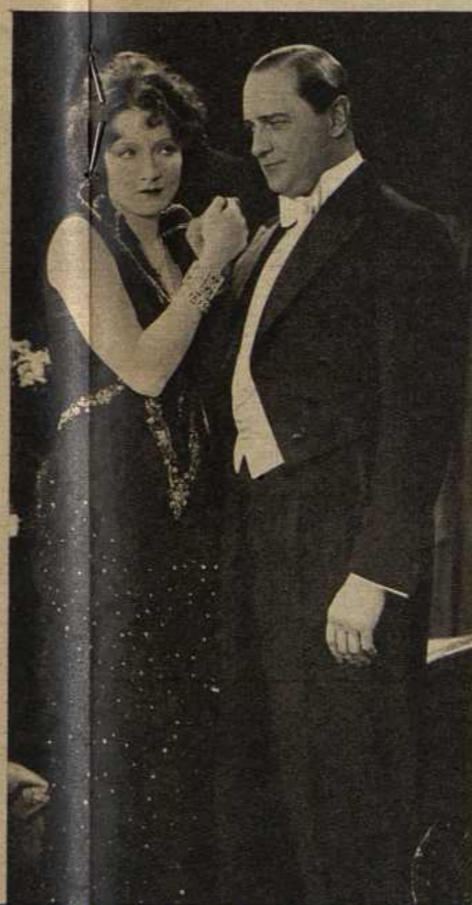
A partir de cette dernière aventure, une nouvelle Marlène est envisageable par nos auteurs et réalisateurs : femme chargée d'un passé riche, qui n'est pas un fardeau mais une « atmosphère » qui se répand autour d'elle, femme plus intégrée à la réalité quotidienne que la star inaccessible d'aventures improbables — mais si grisantes !

Une Marlène nouvelle, une Marlène sans Sternberg, mais avec qui ?

A. J.

## SA VIE

Marie-Madeleine von Losch, née à Berlin (Allemagne), le 27 décembre 1904. Son père était officier des hussards. Très jeune, Marie veut devenir violoniste, mais un poignet brisé l'oblige à abandonner ses études musicales. Elle suit les cours d'art dramatique de Max Reinhardt et débute sur scène dans des opérettes. Epouse le producteur Rudolph Sieber ; une fille : Maria Manton, 21 ans, aujourd'hui comédienne, mère de famille, divorcée.



1927. MARLENE EST ENCORE UNE PETITE ACTRICE BERLINOISE, ENCORE INCONNUE DU PUBLIC INTERNATIONAL : LA VOICI DANS « CE N'EST QUE VOTRE MAIN, MADAME » AVEC L'ACTEUR ALLEMAND H. LIEDTKE.



## SES FILMS

♦ A BERLIN : L'Inconnue ; La Femme qu'on désire ; Le Navire des hommes perdus ; Je baise votre main, madame ; Princesse oh... là... là... ; Trois amours ; L'Ange bleu. ♦ A HOLLYWOOD : Cœurs brûlés ; K-27 ; Shanghai Express ; Vénus blonde ; Cantique d'amour ; L'Impératrice rouge ; La Femme et le pantin ; Désir ; Le Jardin d'Allah. ♦ A LONDRES : Le Chevalier sans armure. ♦ A HOLLYWOOD : Ange ; Femme ou démon ; Seven Sinners ; La Belle Ensorceleuse ; Manpower ; Madame veut un bébé ; The spoliars ; Pittsburgh ; Kismet ; Follow the boys. ♦ A PARIS : Martin Roumagnac. ♦ A HOLLYWOOD : Golden Farrings.

1946. DANS SON DERNIER FILM « GOLDEN EARRINGS », QU'ELLE VIENT DE TOURNER A HOLLYWOOD SOUS LA DIRECTION DE MITCHELL LEISEN, D'APRES UN SCENARIO DE FRANK BUTTER, MARLENE DIETRICH INCARNE LA BELLE LYDIA, UNE GITANE. L'ACTION DU FILM SE DEROULE EN AUTRICHE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE, ET LYDIA-MARLENE PARTICIPE ACTIVEMENT A LA RESISTANCE DE SON PAYS EN AIDANT LES OFFICIERS BRITANNIQUES. ET, LA PAIX REVENUE, LA CAPITEUSE GITANE EPOUSERA LE BEAU COLONEL RALPH DENISTOUM, ALIAS RAY MILLAND.

1933. HAUTAINÉ, FATIGUÉE, DEDALGNEUSE, UNE CIGARETTE AUX LEVRES : « LA VENUS BLONDE ».



## INSPECTEUR SERGIL

Une honnête histoire de brigands

Film français. Scénario et dialogues de J. Rey, adapté par Jacques Daroy. Réalisation : Jacques Daroy. Interprétation : Paul Meurisse, Liliane Bert, Goulven, Marc Valvel, Véra Maxime, André Burgère, P. Clarel, Dora Doll. Chef-opérateur : Pierre Lebon. Décors : Claude Bouxin. Musique : Bruno Coquatrix. Production : Coopérative Cinématographique, 1946.

EN faisant *L'inspecteur Sergil*, Jacques Daroy n'a sans doute pas eu d'autre ambition que celle d'aider son spectateur à passer un moment sans s'ennuyer. Disons tout de suite qu'il a réussi. Pour y parvenir, il a d'ailleurs employé une recette qui a fait ses preuves puisque, entre 1934 et 1939, elle a permis à deux bonnes douzaines de bandes américaines de faire une honnête carrière sur tous les écrans du monde.

Donc, *L'inspecteur Sergil*, Paul Meurisse, bien sympathique policier au cœur tendre, aimé des femmes et aidé du hasard, se lance sur la piste d'une redoutable bande d'assassins, qui, en vingt mètres de film, a proprement tué trois personnes.

Bien entendu, le premier suspect n'est pas coupable et le flair infallible du détective l'a découvert tout de suite. Bien entendu aussi, le susdit infallible détective ne serait qu'une vulgaire bourrique s'il n'était secondé par une tendre amie — Liliane Bert — qui, sans y toucher, sait entre-

voir le point sensible et déchiffrer les pires énigmes.

Une sombre affaire d'espionnage, introduite au bon moment, corse le scénario assez pour provoquer une belle et classique bagarre à la mitrailleuse, avec incendie, gaz lacrymogènes, autos carambolées et poursuite « au finish ». Du bon travail, à la bonne vitesse, sans économies excessives sur les munitions.

Le tout se terminera par l'arrestation du véritable assassin — l'homme insoupçonné — et par un mariage, ou du moins par de sérieuses fiançailles. Seul un petit numéro de music-hall, survolant sans crier gare, peut paraître ennuyeux, mais Paul Meurisse l'avoue lui-même à plusieurs reprises — et faute avouée est à moitié pardonnée.

Paul Meurisse, dans un rôle sympathique, ne fait pas oublier son excellente création de *Macadam*. Il n'en demeure pas moins un bon comédien, sans prétentions et presque toujours dans le ton. Liliane Bert, gentille et un peu trop maigre, lui donne la réplique avec, semble-t-il, une timidité trop marquée.

Fait à noter dans un film français de cette catégorie, le reste de l'interprétation, qui comprend entre autres Vera Maxime, est tout à fait honorable et contribue à faire de *L'inspecteur Sergil* une honnête histoire de gangsters, avec juste ce qu'il faut de cadavres pour passer une soirée en famille...

Henri ROCHON.

## LES DESPERADOS

Un Western avec des hauts et des bas

CE n'est pas, à mon sens, la mission du critique de raconter l'histoire du film qu'il vient de voir, mais plutôt d'en décrire les mérites, d'en signaler les lacunes, de suggérer ce qui aurait pu être fait.

Il est des cas, cependant, où le sujet l'emporte tellement sur la réalisation, où l'action est à ce point plus importante que la forme, qu'il n'est que de se laisser emporter par la succession des scènes pour se retrouver, en fin de séance, incapable de juger la façon dont le mécanisme a été monté.

Il en est ainsi des bons Westerns, de ces films d'aventure dans lesquels chaque rocher dissimule les plumes d'un quelconque Ciel de Faucon et dont le rythme est scandé à coups de revolver. C'est bien là que l'on retrouve cette « âme d'enfant » que M. Cocteau nous invitait en vain à ressusciter en préface de *La Belle et la Bête*.

Les *Desperados*, de Charles Vidor, réunit tous les éléments ordinairement rassemblés pour nous promener dans le Far-West vu d'Hollywood. L'époque : 1863 ; le milieu : une petite ville-champignon de l'Ouest ; les hommes : propriétaires de ranchs, shériffs, banquiers véreux, aventuriers et tenanciers de « saloons » ; le thème : le faux assassin condamné sur la dénonciation de vrais gangsters et défendu par le bon shériff, tous excellents tireurs, évidemment. La jeune fille est jolie et porte fort élégamment la

« THE DESPERADOS »  
Film américain en technicolor, v.o. sous-titré. Scénario : Max Brand. Réalisation : Charles Vidor. Interprétation : Randolph Scott, Glenn Ford, Claire Trevor, Evelyn Keyes, Edgard Buchanan. Musique : John Leipold. Production : Columbia, 1943.

culotte, et le garde du corps du bon jeune homme est capable de maîtriser trois costauds à la fois.

Que faut-il de plus ? Peut-être un peu de liant entre les scènes et de vraisemblance dans leur succession ; un renouvellement de l'intérêt qui ne soit pas uniquement dû à la fumée de la poudre. Car si les deux principales bagarres des *Desperados* constituent des modèles du genre (grâce, en partie, à la corpulence de Glenn Williams), le film s'engourdit de temps à autre en rosâtres scènes d'amour et insipides tableaux de genre. D'où les baisses de tension qui nous laissent un peu las.

Quant à la couleur, elle n'apporte guère d'attrait nouveau à ce genre de spectacle, sauf pourtant dans les extérieurs qui y prennent une rudesse et une âpreté plus aiguës.

Randolph Scott, shériff à l'œil clair ; Glenn Ford, mauvais garçon sauvé par l'amour ; Claire Trevor, surnoise à souhait et Evelyn Keyes, qui porte de crasseuses toilettes pour soigner les chevaux, jouent le jeu de cette histoire banale mais bien menée.

Jean NERY.



« Deux jeunes filles et un marin » : June Allyson et Gloria de Haven, chanteuses de cabaret. En médaillon : Van Johnson et June Allyson.

## LA MADONE AUX DEUX VISAGES

Oh, la, la, ma double mère !

« MADONNA OF THE SEVEN MOONS »  
Film anglais, v.o. sous-titré. Scénario : Roland Pertwee, d'après Margery Lawrence. Réalisation : Arthur Crabtree. Interprétation : Phyllis Calvert, Stewart Granger, Patricia Roc, Peter Glenville. Chef-opérateur : Jack Cox. Musique : Louis Lévy. Production : Gainsborough Picture, 1945.

AU départ, une idée originale : un cas très rare de schizophrénie. Maddalena, encore enfant, a été attaquée dans un bois par un vagabond ; cet accident l'a secouée au point que sa personnalité s'est dédoublée. Dans l'une de ses deux vies, elle ne peut rien savoir de l'autre.

Maddalena est, à Rome, une marquise, digne, charitable, qui prie régulièrement, aime son mari et se formalise des allures dégagées de sa fille, Angela, qui, élevée en Angleterre, considère le short comme son vêtement préféré. Mais Maddalena est reprise parfois par son être second ; elle s'enfuit alors à Florence où elle devient Rosanna, une fille au corsage prometteur, fardante maîtresse d'un bandit dont le joute favori est un couteau effilé comme un poignard. Angela retrouve la trace de sa mère, trop tard d'ailleurs, à la suite de coïncidences invraisemblables qui ne dupent personne, même pas le spectateur et surtout pas le réalisateur qui ne croit pas un mot à cette histoire, qu'il nous raconte sans la moindre conviction.

Avec un tel thème, on jouait pourtant « sur du velours ». Dans la nuit des salles, nous devenons si aisément impressionnables : un geste, une ombre, une fenêtre qui s'ouvre, comme s'ouvrent deux mains, une porte qui

bat, un piano qui se tait, le vent qui se lève, un sourire qui se crispe, et l'angoisse serre les gorges. Aucun de ces jeux de la frayeur dans « La Madone aux deux visages ». Mais il ne s'agit pas d'énumérer tout ce qui manque à ce film pour qu'il soit bon...

De *La Madone*, il reste seulement quelques images, des gros plans de Phyllis Calvert, quand M. Arthur Crabtree (metteur en scène, toi pour la première fois), se souvient qu'il a été un bon cameraman. M. Crabtree a d'ailleurs une mémoire très courte.

S'il répugnait (et pourquoi ?) à réaliser un film axé sur l'étrange, S.M. Crabtree pouvait, du moins dessiner de Florence une fresque criarde de couleurs. On ne sent jamais, dans son film, le grouillement, la chaleur, l'impudeur des villes italiennes. Floren-

ce y est aussi laide que Paris vu d'Hollywood ou que les méchants décors d'opéras sur les scènes de province.

Le film a eu, paraît-il, du succès en Angleterre. Sans doute parce qu'il réunit le couple n° 1 du cinéma anglais, le couple de *L'Homme en gris* et de Fanny by Gaslight : Phyllis Calvert, si agréablement laide, et Stewart Granger, ce grand garçon au long rire. Patricia Roc, appelée depuis par Hollywood, est crispante quand elle joue aux petites demoiselles, mais terriblement émoustillante en gamine écorchée.

*La Madone aux deux visages* est odieusement doublé. Il paraît difficile d'affirmer que le doublage trahisse un film aussi mince, mais signalons du moins humblement à M.M. les post-synchronisateurs qu'ils se moquent du public avec un peu trop d'indécente.

Roger-Marc THEROND.

## DEUX JEUNES FILLES ET UN MARIN

Un divertissement sans danger

« TWO GIRLS AND A SAILOR »  
Film américain, v.o. sous-titré. Réalisation : Richard Thorpe. Interprétation : Van Johnson, June Allyson, Gloria de Haven, Jimmy Durante, Léna Horne, José Iturbi, Lina Romay, Xavier Gugat et son orchestre, Harry James et ses musiciens. Production : Metro-Goldwyn-Mayer, 1944.

UN film de music-hall dans la bonne tradition et dont la rentrée de Jimmy Durante constitue la principale attraction. L'homme au nez extravagant, le fou-fou des burlesques d'avant guerre à un peu vieilli et fait plus vicier oiseau déplumé que jamais, mais il n'a rien perdu de son dynamisme.

On ne peut vraiment pas critiquer *Deux Filles et un Marin*, du moment que l'on admet le postulat de ce genre de film qui relève de la revue à grand spectacle, de la comédie et du conte de fées, le tout agrémenté de jolies filles, de chansons et de danses, avec la petite note sentimentale nécessaire.

*Deux Filles et un Marin* est habilement composé suivant cette bonne vieille formule qui atteint aisément son but : divertir. Le metteur en scène, Richard Thorpe, qui nous donna, jadis, d'assez piquantes comédies avec Mirna Loy et William Powell, fait

## IMAGES DE LA VIE

Il y avait différentes sortes de reportages très vivants et très explicites à réaliser sur le thème de la baisse de 5 %. Il fallait tendre surtout, par une sorte de synthèse visuelle et sonore, à exprimer les réactions du pays, dans toute sa diversité sociale, en face du fameux « choc psychologique ». Les actualités se sont généralement bornées à une exposition plus facile. Chaque journal a enregistré les mêmes phrases du discours de M. Léon Blum. Nous avons eu sur l'écran un déferlement de pancartes, d'étiquettes, de gros 5 tracés à la craie, sur les vitrines. Movietone a eu l'idée de quelques interviews : un marchand de bestiaux qui a réclamé vigilement la liberté du commerce, des débitants de comestibles en gros tablier, environnés d'une profusion de légumes et de charcuterie, dont les réponses témoignaient d'une jovialité fort optimiste. C'est le montage de Pathé qui traitait le problème avec le plus de sérieux. Il évoquait l'écart astronomique entre les prix de la « bienheureuse » avant-guerre de 1914 et ceux de l'après-guerre de 1946, au travers d'un résumé chronologique des crises économiques affrontées par la France durant cette période.

La difficulté qu'éprouve la presse filmée à donner de certains événements complexes une représentation qui les pénètre dans toute leur ampleur est due sans doute, dans une large mesure, à des impossibilités matérielles, mais aussi d'une absence de recherche technique. Souvenons-nous des chroniques en images de Dziga Vertov et de la « Mélodie du Monde » de Walter Ruttmann. Il faut reconnaître qu' malgré ses déficiences, notre Radio apporte parfois dans ses montages plus d'invention que les actualités cinématographiques.

Pourtant, quelle merveilleuse matière à travailler que ces simples documents emmagasinés par les caméras ! Par exemple, ces vues que Georges Mézard vient de rapporter d'Indochine (Actualités Françaises, Pathé). Certes, elles ne contribuent en rien à nous éclairer sur ce qu'est le Viet-Minh et les origines profondes du différend dramatique qui l'oppose à notre gouvernement, mais que d'authenticité dans leur témoignage sur l'atmosphère de la vie saïgonnaise !

Comment ne pas citer aussi ces images sur la renaissance d'Oradour-sur-Glane qui nous ont été offertes par les Actualités Françaises sous le titre de : « Vivre ». Là, point besoin d'une juxtaposition subtile. Les photos se greffaient spontanément sur nos souvenirs. Et le commentaire qui les liait avait toute la sobriété de texte et de diction qui convenaient aux réminiscences poignantes qu'elles cueillaient en nous. De frères malsons de boh qui disent le courage à vivre des habitants du village calciné. Le boulanger, le cordonnier, le bureau de poste. Et déjà aussi, la jeune équipe de foot-ball qui s'en va disputer le match dominical.

R. B.



Spencer Tracy et Heddy Lamarr sont les vedettes de « Tortilla Flat » qui devait être présenté cette semaine à Paris mais dont la sortie a été, au dernier moment, retardée...



« Inspecteur Sergil » : le détective Paul Meurisse soumet à l'interrogatoire André Burgère, soupçonné de trois crimes.



« La Madone aux deux visages » : Phyllis Calvert mène une vie double qu'elle terminera tragiquement à Florence.







Table of film production plan with columns for Décor, Salle de Classes, Hall, Pub, Salle des Fêtes, Hangar, Chambre Ferane, Carlingue, and rows for Plateau (Days, Dates) and Artists (Roles, Artists).

LE PLAN DE TRAVAIL

Voici un fragment du plan de travail du film Le Bataillon du Ciel, qui vient de terminer Alexandre Escoffier... Le plan de travail se présente sous la forme d'un grand tableau...



VOICI LE DECOR DE LA CHAMBRE FERANE OU ONT ETE TOURNEES LES PLANS 118 A 124 ET 302 A 321.



C'EST DANS CE DECOR DE LA SALLE DES FETES QU'ON A TOURNE LES PLANS 183 A 323.

Prête-moi ta plume

Une nouvelle enquête : Pour ou contre le doublage

Voilà plusieurs jours que je dépouille, analyse et pèse les réponses qu'ont bien voulu me faire mes lecteurs touchant la question du doublage...

En attendant, je remercie tous les lecteurs qui m'ont répondu, souvent si longuement... < Des différents professionnels qui collaborent à la composition d'un film... >

Petit Courrier

Denise Rousseau, à Paris. - La distribution de l'ariéenne comprenait Louis Jourdan (qui se tue à la fin du film)...

Raoul Collin, à Lyon. - Vos compliments nous font rougir...

Ami de l'Ecran, à Jonzac. - La distribution des films en province a ses raisons que la raison ignore...

Jérôme Rabit, à Saint-Germain-de-Marcenac. - Un secret dans la creux de votre oreille...

bons soins, nous transmettrons. L'Idiot (prince Mulchikine) : Gérard Philipe... < Au réveur, à Paris. - J'aime bien votre lettre... >

Rosette Palermi, à Carcassonne. - Votre lettre est ravissante. Le critique dont vous parlez se contredit en effet assez souvent...

L. G., à Meknès. - Pris note et admiré les palmiers. Mercel. J'appartiens au sexe dit fort...

N. X., à Bordeaux. - Nous ne sommes pas anticléricals, mais nous aimerions que l'Eglise ne vienne pas foudroyer son nez dans le cinéma...



5% sur nos reliures

L'ECRAN FRANÇAIS est heureux - en attendant qu'une décision de la Fédération Nationale de la Presse Française fixe les modalités d'application de la baisse sur le prix de vente de notre journal...

Celle-ci est valable pour toute commande à dater de ce jour (14 janvier). Le prix de la reliure pour 52 numéros est fixé désormais à Frs : 166...

Par ailleurs, l'augmentation des tarifs postaux nous impose de porter aujourd'hui les frais d'envoi de ces reliures à Frs : 35.

HOROSCOPE SCIENTIFIQUE

Etes-vous né entre 1882 et 1932 ? Oui ? Alors, saisissez votre chance. Envoyez date et lieu nait., env. timb. et 50 fr. : Professeur VALENTINO, Serv. A.D. 46, Boite post. 297, CAEN (Calvados). Vous serez stupéfié.

ÉCRIVEZ POUR LE CINÉMA !

Notre Cours par correspondance vous apprendra à rédiger un scénario et notre Agence vous aidera à le placer. SÉLECTION, (Serv. B), 7, r. de Cléry, Paris-2°. Notice explicat. c. 10 fr. timbr.

Parfum d'amour radio-actif

Magnétisé et irradié, ce parfum d'amour provoque, fixe et retient affection et attachement sincère, même à distance. Résultat étonnant, surnaturel. Notice explicative contre 20 francs.

UN Avenir ATOMIQUE ?

Les révélations sur votre futur destin par Astrologue-Graphologue. Envoyez date de naissance, photo d'identité et spécimen d'écriture. Joindre 120 francs. Professeur SAUCLIERE, PAU, Villa Jacquelline, rue J.-Jaurès (Reçoit de 2 à 7 heures)

De beaux cheveux

doivent être souples, brillants et vigoureux. Apprenez à soigner les vôtres, Madame, sans contrarier la nature, en demandant dès aujourd'hui la brochure gratuite 'Comment régénérer votre chevelure' au Lab. du Frère Marie-Antoine, 65 Grand-rue, Nogreplisse (T.-&-G.) Envoi discret



Mme RAYDA, Voyante

répond à toutes vos questions Présent - Avenir Joindre photo ou date naissance et 100 francs A domicile de 14 à 19 heures 47, rue Villin (Métro Couronnes) PARIS-XX°

VOTRE HOROSCOPE

AMOUR, SITUATION, SANTE Envoyez date, heure, lieu de naissance, enveloppe timbrée et 50 fr. au Professeur TCHOUSA (Serv. C) P.F. 11, r. du Havre, Paris.

LA TAILLE DE « GUÊPE »

dont vous rêvez et que vous impose la mode actuelle vous l'obtiendrez avec un des modèles de

La Gaine Barbara

conçue pour les vedettes dont vous envie la silhouette élégante à l'écran. Son tissage exclusif et sa fermeture Hollywood la rendent invisible et amincissante.

Demandez le luxueux catalogue et la brochure « Les Secrets d'Hollywood » à la GAINE BARBARA (Service 328) 27, rue Ballu, PARIS-9° (Joindre 3 timbres pour frais) Métro : BLANCHE ou CLICHI Ouvert de 14 à 18 heures

LA GAINE Barbara vous AMINCIRA

MARIAGES

Les demandes d'insertion doivent être adressées à l'Office de publicité de l'Ecran français, 142, rue Montmartre, Paris, accompagnées de leur montant : 100 fr. la ligne de 34 lettres, chiffres, signes et espaces, majoré de 2,50 % de taxes. Les réponses doivent être envoyées à la même adresse, sous double enveloppe cachetée, timbrée à 5 francs avec le numéro de l'annonce au crayon.

DAMES FILE UNIQUE de commerçants, 37 ans, jolie, affectueuse, aimant intérieur, taille 1 m. 62, fonctionnaire, dot 500.000, épouserait fonctionnaire, officier, commerçant ou autre, affectueux, bonne éducation, assez grand, âge 27 à 38 ans. No 421

PARIS. JEUNE FILLE 25 ans, fille unique, brune, institutrice, épouserait 25-35, sentiments délicats, sensible. No 422

PERE MARIERAIT JEUNE FILLE 20 ans, très bonne famille, physique agréable, caractère doux, affectueux, petit avoir, aimant intérieur avec jeune homme 20-28, bien tous rapports, sérieux, doux, aimant belle musique. No 423

MESSIEURS

JEUNE HOMME 23 ANS, 1 m. 66, bonne éducation, commerçant établi, épouserait jeune fille gentil physique, âge en rapport. No 425

JEUNE HOMME 30 ANS fonctionnaire, S.N.C.F. à Paris, épouserait jeune fille 23-28 ans, affectueuse, aimant intérieur. No 426

28 ANS, BIEN PHYSIQUEMENT, commerçant bonne situation, épouserait 20 à 30 ans, demoiselle veuve ou divorcée, bonne situation ou avoir. No 427

ABONNEMENTS FRANCE ET COLONIES : Six mois : 360 fr. Un an : 715 fr. ETRANGER : Six mois : 450 fr. Un an : 810 fr. Compte C.P. Paris : 5067-78 Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et René BLECH

L'ECRAN FRANÇAIS

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA

Publié A PARTIR CLANDESTINEMENT JUSQU'AU 15 AOUT 1944

Rédacteurs en chef: Jean VIDAL & Jean-Pierre BARROT REDACTION-ADMINISTRATION: 100, rue REAUMUR, Paris (2) GUT. 80-50. TUR. 54-40.

PUBLICITE: 142, rue Montmartre, PARIS (2°). GUT. 73-40 (3 lignes) n'accepte aucune publicité cinématographique



**PIERRE BRASSEUR, ROCAMBOLE 1947**

C'est à Venise que Pierre Brasseur tourne sous les ordres de Jacques de Baroncelli, « Rocambole », nouvelle version cinématographique du mélodrame de Ponson du Terrail. Brasseur, que l'on voit ici avec Lucien Nat, a pour partenaire Sophie Desmarets.

**L'ECRAN**

*français*

*Photo: G. Yankovitch*